

De frappe et de feu

> Les Commandos Percu



« Il est clair que tout particulièrement en France, une sinistrose s'installe. Ce qui va nous sauver cette année, c'est de tourner à l'étranger! »

> Et du feu fut la vie!

C'était il y a vingt ans. Depuis sa ferme-studio d'enregistrement située à Saint-Loup-Cammas (dans la campagne au nord de Toulouse), Raymond Gabriel — batteur émérite et expérimentateur patenté — nous annonçait un grand changement dans sa vie : il allait créer sa compagnie de spectacle de rue! Une troupe originale qui alliera percussions et pyrotechnie. Les Commandos Percu étaient nés. Il faut dire que la pratique du spectacle de rue était alors furieusement tendance en France et que la région toulousaine abritait bon nombre de compagnies (Royal de Luxe, Le Phun, Okupa Mobil, Les Plasticiens Volants...). L'explosion de Tchernobyl avait marqué notre homme, elle fut le déclencheur de cette aventure qui dure depuis deux décennies maintenant. Perfectionnistes et imaginatifs, les membres des Commandos Percu créeront leurs propres instruments, des tambours mobiles et impressionnants. De son côté, Raymond Gabriel passera sa licence d'artificier. L'aventure pouvait commencer. « Le rythme, le feu, le mouvement » sera le cri de guerre de cette troupe pas comme les autres qui enflamme et bouscule les villes et les foules un peu partout sur la planète, laissant dans les mémoires des souvenirs chamboulés et néanmoins poétiques. Comme l'écrivait le très érudit Gil Pressnitzer : « *Venus du fond du temps et de demain, les Commandos Percu nous rappellent que nous sommes sur une boule de feu et qu'il n'est pas de plus grande sorcellerie que cette fusion avec le cercle de feu qui éloigne les ombres et rapproche les hommes. Vertige, feux d'artifice d'émotions, sentiments immédiats de toucher à l'essence de l'humanité, les spectacles des Commandos Percu sont une sorte d'initiation à notre condition humaine dans sa beauté terrible et élémentaire.* » Pas mieux!

Dernièrement, Les Commandos Percu ont allié spectacle et altruisme, poésie et solidarité. En effet, la troupe s'est rendue à Calais, dans la tristement célèbre « jungle » afin de donner un peu de bonheur aux « migrants », jouer et participer. Constaté et témoigné aussi. À cet effet, ils ont tenu un carnet de route rempli d'enseignement, poignant et émouvant. Un récit très informatif et captivant que nous avons tenu à publier in extenso dans nos pages. Le voici donc livré à nos lecteurs ci-contre.

Mais avant tout, nous avons voulu en savoir un peu plus sur le parcours exemplaire de cette compagnie singulière et détonante! Rencontre avec le fondateur et mentor des Commandos Percu Raymond Gabriel.

> **Éric Roméra**
photos © D.R.

La compagnie fête ses 20 ans, c'était une sacrée gageure que de se lancer dans cette aventure, non ?

> **Raymond Gabriel :** « Euh, en fait c'est venu d'un coup! Après un super concert de jazz avec presque personne dans le public, je me suis dit : jouer sur une scène en attendant que les gens viennent, il y a quelque chose qui cloche. Ce qu'il faut c'est aller au devant, bousculer, créer la surprise! Et hop, je me suis dit que ça s'appellerait Les Commandos Percu. Bon, il faut dire que j'avais côtoyé des compagnies dites des arts de la rue mais aussi joué dans des groupes qui n'hésitaient pas à jouer dehors (les « outdoor arts » comme disent nos amis british). Comme quoi ce n'était en rien un projet mûrement réfléchi. Rapidement, on a osé imaginer que ça pourrait donner un gros spectacle, que ça aurait un prix, qu'il allait falloir trouver des gens qui nous feraient confiance. Je me souviens des premiers coups de fil que je donnais à des organisateurs qu'il fallait convaincre. Je raccrochais souvent en disant : de toute façon, on va le faire. Bref, une expérience spontanée qui a bien tourné! »

Le choix d'allier pyrotechnie et percussions tribales s'est-il imposé de fait ?

« J'ai toujours été attiré par le feu, et je vois bien que c'est contagieux, puisque tous les musiciens de la troupe s'y sont mis avec passion! Et puis les percussions et le rythme, c'est déjà du feu. Quand on veut reproduire musicalement les forces de la nature, c'est vers les cymbales et les tambours qu'on se tourne. Associer les percussions avec la pyrotechnie sonne pour moi comme une évidence. Curieusement, je trouve qu'après toutes ces années on est très peu de compagnies à travailler en ce sens. Mettre le feu à la musique n'est pas un vain mot! »

La conjoncture est difficile pour le secteur du spectacle, les restrictions de budgets ont fragilisé nombre de compagnies et pourtant la vôtre est toujours aussi vivante! C'est quoi votre secret de longévité ?

« Il est clair que tout particulièrement en France, une sinistrose s'installe. Ce qui va nous sauver cette année, c'est de tourner à l'étranger! Le secret de notre longévité n'est certainement pas une recette universelle. En tant que groupe de percussions, nous avons dès le départ échappé à un syndrome qui consiste à vouloir imiter les rythmes des autres cultures : un p'tit morceau africain par ci, un morceau latino par là... dès le départ, nous sommes partis sur notre propre répertoire, notre façon de faire. Le fait de fabriquer nos instruments procède de la même idée, c'est-à-dire inventer notre identité. Bien sûr nous digérons plein de musiques, nous avons des influences, nous aimons ce qui est chaud, et la science du rythme est un sujet inépuisable. Et puis c'est une équipe qui travaille, qui s'amuse bien aussi. Quand on n'a pas de dates on peaufine, on répète, on construit, on essaie des choses. Parfois on profite d'une date de spectacle pour glisser une nouveauté. C'est soit un spectacle qui « grandit » au sens où il évolue, soit les prémices de la prochaine création. Comme celle de l'année prochaine qui aura pour titre : « Silence! ». Autant dire que derrière un tel titre, il y a comme une envie de tout fracasser! C'est ainsi que nous durons. »

Vous avez fait le tour de la planète, vous a-t-on fait de l'appel du pied ? Des villes ont-elles voulu vous héberger comme ce fut le cas entre Nantes et Royal de Luxe ?

« Si la petite fée était venue à nos débuts pour nous dresser la liste des pays où nous avons joué, ça n'aurait pas eu le même charme! En revanche, je suis souvent monté sur la montagne pour aller voir le vieux sage qui me donnerait son conseil. À chaque fois, je suis redescendu un peu déçu car il me disait : « *démerdez-vous!* ». C'est bien ce que nous faisons. Les subventions représentent moins de 1 % de notre activité. Nous avons un local, nous payons un loyer, notre association s'occupe de la gestion et de la production, et aucune ville ne nous a fait d'appel du pied. La Drac ne veut pas entendre parler de nous. Il y a, en région toulousaine et ailleurs, des lieux subventionnés à mort. Il y a des artistes conventionnés. Il y a des experts de je ne sais quoi qui sont insolubles dans les changements de ministre... Bref, nous ne nous sommes pas du tout alignés sur ces courses au pouvoir, aux plaquettes ronflantes sur papier glacé. Je trouve que la politique culturelle de droite comme de gauche est déplorable : on a créé des corps d'élite, et on continue à le faire, tout en confisquant le soutien aux initiatives locales qui avaient le courage de monter des festivals de

tous genres. C'est grave. Ce qui nous tient, comme bien d'autres artistes, c'est l'intermittence. Là aussi, il faudrait élargir le propos, car il ne s'agit pas seulement de tout faire pour conserver ce régime, mais aussi de s'interroger sur les prix du marché du spectacle. Que ce soit un spectacle à 15 000 euros ou un groupe qui négocie pour jouer dans un café-concert, le prix à payer est biaisé par l'intermittence. Il faudrait pouvoir quasiment doubler les prix des spectacles vivants et les artistes pourraient travailler comme des artisans, libérés du joug de Pôle Emploi! Mais encore une fois, cela voudrait dire que l'argent ne doit pas aller à une élite, mais être diffusé sur le territoire pour soutenir les initiatives, que ce soit les collectifs qui se bougent, comme les organisateurs privés. »

> Percusolidarité

Pour en revenir à votre immersion dans la « Jungle » de Calais, quel a été l'élément déclencheur ?

« C'est une chance de vivre dans un pays comme le nôtre. Dans une Europe merdique mais confortable. On a à peu près tous des maisons pour dormir... à manger... On peut râler qu'il n'y a rien à la télé, nos enfants peuvent aller à l'école, on peut même parfois être artiste et être payé pour l'être. Yolande Moreau a fait un film sur Calais... son titre résume tout : « *Nulle part, en France* ». Savoir que des milliers d'humains se retrouvent à deux pas de nous, coincés sur ce « *nulle part* » alors qu'ils rêvent d'un ailleurs meilleur, coincés sous des bâches, entourés d'un nuage de haine, savoir et ne rien faire, ça me mettait mal à l'aise. Des amis d'une troupe de théâtre qui ont « *fait Calais* » nous ont touchés par leurs témoignages. Nous qui sommes habitués à jouer partout et par tous les temps, nous nous sommes dit « *pourquoi pas* ». Ils nous ont dit « *mettez des bottes* ». On a organisé à Toulouse une collecte de dons avec Artists In Action pour remplir le camion, on faisait tout ça en se demandant où on allait atterrir, si des enforirés n'allaient pas nous dire qu'on se faisait de la pub à coups d'humanitaire. On a dit « *on s'en fout!* » et on est partis. »

Comment ressort-on d'une telle expérience ?

« On rentre dans sa famille, fatigué, un peu malade, en se demandant comment on peut survivre dans ce froid. On nous pose des questions, « *alors, il paraît que...* », « *est-ce que c'est vrai que ?* »... Parfois les questions sont pleines de compassion, parfois elles sont méfiantes, comme si on était passé à côté des monstres de Daech sans les voir! Les médias ont fait leur sale boulot, on est dans l'émotion du moment, on fait venir les experts pour expliquer l'inexplicable parce qu'un attentat tue des Européens et on se fiche que 500 migrants se noient dans leur esquif. En fait, on revient de Calais saisis par la gentillesse et la bonté qui se dégagent très majoritairement des migrants, mais aussi de ceux qui les aident. C'est moins sexy à raconter que de dire « *hou là là, on a frôlé la mort!* » Non, on a frôlé la vie! On a fleuré l'espoir de ces gens. On s'est pris les sourires de ces gens en pleine face. On a envie de dire à chacun : « *vas-y, prends quelques jours de ta vie, qui que tu sois, quoi que tu saches faire, va rencontrer ces gens!* » On est assez contents d'avoir influencé quelques personnes, voire quelques troupes en ce sens. »

Quand pourra-t-on vous revoir à Toulouse ?

« À Toulouse, je ne sais pas pour le moment! Au plus près, ce sera le 11 juin prochain à Tarascon, au Parc de la Préhistoire où nous bouclons un cycle de trois ans. On aime bien y aller parce qu'on nous laisse libres de proposer ce qu'on a envie de faire dans un site propice aux surprises. Dans l'après-midi, je vais accompagner un paléontologue qui fait du feu comme il y a 300 000 ans, pour exposer ce que j'appelle « *la suite du feu* » en enchaînant avec un peu de poudre noire... C'est un spectacle ébouriffant que de voir un type accroupi qui s'active avec trois fois rien lorsque tout à coup, entre ses mains, le feu jaillit : tout le monde applaudit, c'est ça le spectacle! »

> **Propos recueillis par É. R.**

»»» Carnet de route



« La Zone Nord avec ses campements de fortune, nous montre que tout est provisoire, rien ne dure. »

> Les Commandos Percu jouent dans la jungle de Calais.

« Ce fut une expérience forte et émouvante que de se glisser une semaine dans la jungle. Il y a des gens qui disent que ce n'est pas bien de dire « la jungle » parce qu'il s'en dégage une image de sauvagerie barbare. Moi j'aime bien, parce qu'à la vérité ce sont les premiers migrants qui nommaient ce lieu « *jungle* » qui signifie forêt (ou ce qu'il en reste), et que j'aime la forêt. Et puis, pour ce qui est de la sauvagerie barbare, il me semble que le monde entier est une jungle. En écoutant les applaudissements des migrants lorsque nous jouons, je me suis parfois demandé lequel avait tenté de nous piquer le téléphone, s'il y avait parmi eux des infiltrés de Daesh, s'il y avait des passeurs véreux qui extorquent leur dernier argent aux malheureux. Mais il y avait aussi ces visages — souriants et rougis par le froid — qui dépassaient des capuches qui nous disaient « *Welcome!* », ces cris de joie, ces types qui dansaient comme des dieux, ces enfants ébahis dont c'était probablement le premier spectacle. C'est vous dire si définitivement nous jouons pour tout le monde. »

(Raymond Gabriell/Les Commandos Percu, mars 2016)

> Carnet de route : Nos tambours dans la jungle de Calais

> **Calais sur jungle, lundi :** l'Auberge des Migrants nous accueille pour la livraison des dons. Dès le matin c'est une fourmilière de gens qui s'activent pour réceptionner, trier, préparer des repas. Un immense container déborde des saloperies rejetées par le tri. Le ballet des camions est incessant, l'entrepôt est immense, c'est un imbroglio d'espaces où s'entassent des milliers de mètres cubes de bouffe, de vêtements. Tout est étiqueté en anglais. Nous regardons passer le groupe électrogène que nous avons amené, les colis de vêtements volent sur une montagne qui sera triée plus tard, on épiluche des oignons sur fond de Coltrane. Tous ces gens, des bénévoles, se montrent accueillants, en majorité de jeunes Anglais. À la pause de 11h00, nous déballeons nos instruments pour un petit concert surprise en traversant les cuisines et le stock. Puis nous nous rendons enfin à la jungle. La Zone Sud n'est plus qu'un immense champ de bataille et de désolation : tout a été rasé, ça ressemble à une décharge qui aurait été passée au bulldozer. Quelques réfugiés y cherchent encore des planches pas trop brûlées, des camionnettes de CRS sont garées en ligne. De temps à autre, on croise un groupe avec boucliers et tenues de combat, je crois qu'ils sont censés sécuriser la zone... ou se dégourdir les jambes, rien de plus. La Zone Nord, c'est autre chose : une nuée de cabanes de fortune, des tentes, de la bâche clouée... Il y a une « *rue* » centrale qui serpente entre les flaques, avec des échoppes, des restaurants de fortune. Il y a de

pauvres groupes électrogènes qui tournent, en entendent des marteaux qui enfoncent des clous. Le bricolage est roi, il y a le savoir-faire de gens du monde entier qui savent se démerder. Partout on croise des personnes, des hommes en majorité, mais aussi des femmes et des enfants, qui vont et viennent avec des colis et des sacs-repas, tout le monde nous dit bonjour, aucune agressivité, des sourires, quelques mots échangés. On se retrouve à l'extrémité de la Zone Nord où sont logées des femmes enceintes — 150 je crois —, dans des bungalows aménagés et sécurisés, non loin du lieu où 2 500 repas sont distribués chaque jour. On y improvise un atelier de percussions avec des enfants dont on ne sait même pas de quels pays ils viennent. Certains sont très doués. Les hommes regardent à travers le grillage en souriant. Entre les associations privées et les services officiels, ça fait du monde pour s'occuper de tous ces gens. Tout le monde tient le même discours : on répond à une situation d'urgence, c'est tout ! Les politiques ? Ils passent de temps en temps... on décide d'aménager des tentes qui ont coûté une fortune et qui ne servent à rien. Il y a aussi une zone aménagée avec des containers habitables, le tout grillagé avec un portillon à reconnaissance digitale. Méfiance des réfugiés. Combien ça a coûté ? Est-ce vraiment la réponse à une situation d'urgence ? Bon, on rentre au gîte loué pour la semaine dans l'arrière-pays, près de la Côte d'Opale. C'est clean, il fait bien chaud, ça fait drôle. La suite demain !

> **Calais la jungle, mardi :** Quel foutoir. La limite entre la Zone Sud, dévastée, et la Zone Nord avec ses campements de fortune, nous montre que tout est provisoire, rien ne dure. On ne sait pas si quelq'un décide de quoi que ce soit. Est-ce ainsi dans le monde entier ? Chacun se débrouille. Des CRS impavides, par groupes de six, surveillent les tractopelles qui finissent de détruire une partie du campement. La route qui conduit à la Zone Nord est en train d'être goudronnée, nul ne sait pourquoi : tout est bloqué. Il faut contourner, marcher dans un mélange de gravier et de sable... là une chaussette, là un ouvre-boîte, des hardes chiffonnées, l'odeur âcre de trucs qui ont brûlé. Le camion d'une entreprise locale, des réfugiés encapuchonnés qui marchent, des CRS encore, pas méchants, qui nous prennent en photo avec un petit sourire alors que nous improvisons un moment de percussions au bord de la route bloquée. Il n'y a rien à comprendre, rien à juger. Au milieu de la zone rasée, une cabane intacte qui se révèle être un lieu de culte quand ce n'est pas un dortoir. Des Soudanais nous offrent le thé, ils nettoient la petite table, lavent les verres, alimentent le feu avec des bouts de palette, on est en Afrique. Depuis combien de temps tu es là ? « *Quatre mois.* » Tu veux aller en Angleterre ? « *Oui, ma famille m'attend.* » Un vieux tousse, il se plaint. On sort quelques Doliprane, mieux que rien. Demain on leur apporte du sucre, on a envie d'être leurs amis. À midi on décide de se restaurer dans la jungle. Très bon choix chez les Afghans, pour trois fois rien, un pain délicieux cuit sur place, et toujours cette gentillesse. Des

dizaines de gars sont assis devant un thé à recharger leurs portables. On retrouve les enfants de la Zone Nord dans le quartier des femmes. On a quelques jouets pour les tout-petits. Des sourires encore. Juste avant, on se fait assiéger nos percussions par un groupe de jeunes hilares. Ils sont Syriens, Égyptiens, Irakiens, Erythréens. Pas une once d'agressivité. Parfois je pense à tout ce qu'on raconte sur les migrants, à tout ce que j'ai entendu avant de venir. Il fait froid. On repasse près des Soudanais. Le vieux qui tousse à l'œil plus vif, il nous fait signe, merci, quoi. On croise un tas de gens, des associations, des journalistes, des anonymes français et anglais qui sont venus avec leur voiture jusque dans la jungle pour donner des choses, habits, nourriture. Un peu plus tôt, à l'école (un baraquement de bâches, comme tout le reste!), on assiste à un cours de français, les réfugiés s'appliquent, ils sont touchants. À demain !

> Calais. Mercredi, c'est jungle aussi :

Un vent glacial souffle, il ne pleut pas, c'est toujours ça. Ce matin on se retrouve « *embauchés* » à charrier des pierres concassées livrées à l'entrée de l'école de la jungle pour répartir tout ça dans la cour. Il y a une brouette qui a perdu son pneu qu'il faut tirer avec une ficelle, des caquettes en plastique. On racle, on trébuche, on charrie, c'est fait. À 150 m de là, le manège des tractopelles destructrices se rapprochent dangereusement du campement des Soudanais rencontrés la veille. Le vieux qui toussait hier est prostré, pieds nus, accroupi, il ne répond plus. Quelqu'un a tagué « *Vinci dégage* » sur la belle route goudronnée la veille. Il y a du pognon à se faire sur le dos des migrants ? Gros succès avec notre intervention percussive à travers toute la Zone Nord. C'est vraiment une surprise dans le quotidien de la jungle. Tout le monde sort des échoppes et des cabanes, on nous suit en dansant, jusqu'au bout. Des jeunes Syriens veulent essayer nos instruments. Ils nous expliquent que presque tous les soirs ils y vont : tenter de traverser les grillages et les barbelés, échapper à la vigilance de la police, tenter d'entrer dans un camion en partance pour l'Angleterre, revenir, se débrouiller encore au jour le jour. Il y a quelque chose qui nous frappe tous : ces jeunes arabes, bien vivants, déconneurs, qui parlent fort, ressemblent en bien des points à la « *racaille* » de nos cités françaises. On est bien placés pour en parler puisque nous avons animé des dizaines d'ateliers avec les Commandos Percu où nous avons affronté ce genre de situation. Ici, leur comportement n'a rien à voir. Ils sont gentils, ils nous rendent les baguettes, ils veulent nous serrer la main, ils nous disent « *welcome* », un comble ! C'est un cliché qui saute pour ceux qui pensent que ces migrants sont à l'image des insolents déboussolés que nous connaissons. « *Vous n'avez pas trop froid, la nuit ?* », « *Si, bien sûr, mais ici on n'entend pas les balles qui sifflent* ». Partout aux abords, sur la rocade, près des zones d'embarquement, des camionnettes de CRS, figurants de cette incroyable comédie. À demain !

>>> suite de la page 31

Carnet de route >>>

« **Non, les migrants n'envahissent pas Calais comme des sauvages. Les migrants veulent partir!** »



> **Calais, jeudi sur jungle** : L'Auberge des Migrants n'a rien d'une auberge. Des entrepôts quelque part dans l'immense zone industrielle de Calais. On a envie d'en savoir plus. Qui, quoi, pourquoi, comment ? Certains week-end, ils sont 200 à venir aider, parfois beaucoup moins. Il y a des bénévoles qui restent un jour, ou quatre mois et qui partent quand ils sont fauchés. Il y a une logistique d'enfer, pour trier, préparer des repas, expédier tout ça à Calais ou à « Dunkirk ». Toutes les étiquettes sont en anglais. En dehors des dons en objets, il leur faut des sous : payer le loyer de l'entrepôt loué à un privé, l'essence des véhicules, l'électricité... Si vous pouvez, faites un don en argent, ces gens-là sont sincères, ils sont entrés dans l'Histoire, il n'y a pas à en douter! (<http://www.laubergedesmigrants.fr/nous-contacter/>). On déjeune appuyés sur des palettes de boîtes de conserve. On s'est portés volontaires pour aider à la découpe du bois, d'autres à la cuisine. Haches, tronçonneuse, immenses bacs de palettes découpées qui sont livrés tous les jours dans la jungle pour faire du feu. N'importe qui peut venir, pour trier, ranger, éplucher 100 kg d'aubergines, même si c'est une heure ou deux. On passe chez un Calaisien pour récupérer des colis à livrer à Toulouse. Il sait que nous sommes avec les migrants. Regard pincé. Les plus folles rumeurs courent à leur sujet. Non, les migrants n'envahissent pas Calais comme des sauvages, les migrants veulent partir! Pas besoin d'aller bien loin sur Facebook pour trouver des commentaires haineux ou juste imbéciles. Entendu à la radio ce représentant des commerçants qui déplore la présence des migrants pour expliquer la déché qui règne à Calais. Ils ont bons dos. Calais est une ville sinistrée comme des milliers d'autres en France. En attendant, à voir le nombre de véhicules d'entreprises du coin qui ont des marchés pour nettoyer, pomper la merde, livrer des repas, détruire des campements, loger des centaines de CRS à l'IBIS Hôtel de Calais, les Aldi et Lidl qui alimentent... il y a de l'activité économique sur la jungle de Calais! Tiens, une Calaisienne a réagi à l'un de nos précédents billets, elle ne savait pas, elle est touchée, petite victorieuse du jour. Dans la jungle on continue de croiser des gens qui sont venus pour apporter des choses. Il y a aussi des curieux et des photographes en quête du bon cliché à vendre aux médias. Ce matin, plein de CRS un peu partout : une délégation de politiques passe dans la Zone Nord. Un type avec un gilet fluo orange qui garde l'accès au parking sécurisé regarde notre camion et dit à son collègue : « c'est qui eux ? », « oh, c'est Médecins du Monde! ». On passe. Demain, on part à Grande Synthe à 40 km de là. Il paraît que le maire est un type exemplaire qui a monté un camp contre l'avis

de ses pairs. On espère bien finir notre périple avec un concert nocturne dans la jungle de Calais. À chaque passage, c'est trop bien tous ces sourires!

> **Vendredi, drums in the jungle** : Grande Synthe, à 40 km de Calais, près de Dunkerque. Un camp structuré, nettoyé, avec beaucoup de Kurdes logés dans des cabanes en bois recouvertes de tôle, il y a une rue principale, les logements sont numérotés, il y a des poubelles partout, des volontaires qui ramassent le peu qui traîne, des lieux de vie en construction. Dès l'entrée on sent une volonté d'organisation et de propreté qui contraste beaucoup avec la jungle de Calais. Il n'empêche : c'est un camp de réfugiés, ils ne sont pas là pour rester, il y a un rêve derrière chaque visage croisé, on se réchauffe avec des morceaux de bois mouillés dans des braséros à base de jantes soudées, des dizaines de prises servent à recharger une noria de téléphones. Où sont les femmes ? Sous la grande halle où nous faisons un final triomphal après avoir traversé le camp entourés d'hommes et d'enfants, ce constat : les femmes sont exclues. Bien sûr, elles sont là, même si les hommes sont majoritaires dans cette population de réfugiés, mais elles restent cantonnées dans leurs cabanes. Un grand gaillard engueule Lisa, notre administratrice, en lui faisant signe de dégager, juste parce que c'est une femme ? Parmi les visiteurs venus apporter des dons et les volontaires, toujours beaucoup d'Anglais, des Belges, des Français. Un travel anglais arrête son camion tout pourri pour nous féliciter. « We need more french people! ». Retour à Calais. L'accès est barré par des motards, va savoir pourquoi. Un peu partout, des gyrophares bleus, pour la dramaturgie. Détour. À la limite de la Zone Nord, on ouvre le camion dans un décor de guerre pour décharger nos instruments. Un gars bien gentil nous tape une cigarette, il nous serre un peu trop, un cri jaillit : « mon téléphone! » Course poursuite de quelques minutes dans la jungle. Le fautif a refilé son larcin à un petit qui se fait engueuler à sa place. La vingtaine de gars qui nous entourent désapprouve, l'un d'eux me résume la situation en un mot : « jungle ». On fait une intervention d'enfer à travers les « rues » sous une pluie fine. Dès les premières notes, ça danse, ça crie, on se sent apprivoisés, reconnus. On reconnaît des visages, ils nous serrent la main, on baragouine en anglais, on se fait inviter à boire le thé devant un bidon crevé où brûlent des planches, une casserole d'oignons posée en équilibre. Ils essuient les vieilles chaises trempées pour nous faire assoir. J'aperçois l'intérieur d'une cabane couverte de bâches. Le foutoir habituel : couvertures, vêtements roulés en boules, pauvres chaussures posées devant. Il pleut. « Tomorrow again! » (témoignage vidéo : la musique

comme langage commun ici : <https://www.youtube.com/watch?v=q8yupuHJZ44&feature=youtu.be>)

> **Samedi, last gig in the jungle** : Costumés, maquillés, tous feux allumés, on avance avec nos rythmes, à la tombée de la nuit, entourés, pressés de toutes parts. Un type s'avance vers nous, une masse à la main, mais il rigole et s'éloigne en dansant. Tout à coup, on nous arrête, on nous fait des signes, c'est l'heure de la prière. Break de quelques minutes, et ça repart. C'est bien la première fois qu'on est interrompus par un impératif religieux, mais c'est sans appel! Est-ce qu'on est des gens bien ? Avant de venir ici, on s'est posé des questions, au-delà de l'envie de se mobiliser. Quelqu'un nous a rassurés en nous expliquant que faire quelque chose de bien et en éprouver du plaisir est tout à fait légitime. Une dernière matinée à l'Auberge des Migrants nous rend définitivement modestes devant la générosité des « volontaires ». On nous a parlé d'un gars qui a claqué 9 000 euros dans cette aventure où les conditions sont dures et inconfortables. Ici, on est payé avec des sourires. Le Figaro déplore ce que contiennent les CRS logés à l'hôtel pendant qu'ici on grelotte. La page « Calais libre » de Facebook qui a plus de 30 000 likes, soit plus que la population de la ville, déverse sa haine des migrants et des « no borders » qui, c'est sûr, ont décidé d'utiliser la jungle pour faire exploser la civilisation. On ne les juge plus, ces gens. Quelqu'un a écrit « Si vous prenez ces gens pour du bétail, n'oubliez pas que vous faites partie d'un autre troupeau ». C'est tellement vrai! Nous ce qu'on a vu c'est des gens qui épluchent des dizaines de kilos d'oignons, font des vaiselles astronomiques, déchargent des camions de dons, courent du petit bois pour les feux de la jungle, trient des montagnes de fringues... Un travail de héros anonyme qui n'aura pas de légion d'honneur. Juste quelques mots d'encouragements partagés. Ce qu'on a vu c'est des êtres humains qui ont froid et faim, qui n'ont que faire de nous envahir et auraient préféré vivre chez eux avec leurs repères et leurs cultures, qui poursuivent un rêve en fuyant un cauchemar. Sinon, à quoi bon venir dans cet enfer, entourés de barbelés et de gyrophares ? Et, à la question « si je vois un humain dans le fossé, est-ce que je m'arrête ? », nous avons définitivement la réponse. Merci à ceux qui nous ont aidés, encouragés, soutenus, amis comme anonymes. Merci à ceux qui nous ont accueillis. Merci aux migrants qui nous ont montré qu'il existe, à travers toutes les races et cultures, un langage commun, et parfois, à travers les tambours, une musique qui parle à tous les ventres. Bye bye jungle!

> Les Commandos Percu, mars 2016